

Londres principalement, et, Dieu merci, j'ai eu la sagesse de me débarrasser de ces entraves.

— Pourquoi Dieu merci ? demanda Ulrique, peu accoutumée à ce persiflage de sophiste mondain.

Son compagnon ne répondit pas directement.

— Voulez-vous jouir de la vie en général et de cette Sai-on en particulier ? — interrogea-t-il.

— Naturellement je le désire, mais...

— Alors suivez mon conseil et surtout sachez regarder plus loin qu'autour de vous. Ne mettez ni la robe blanche ni les perce-neige, car personne n'y croira, et ne croyez pas aux autres sur ce que vous en verrez. Ne flottez pas dans la vie enveloppée dans de nuageuses illusions qui vous aveugleront de façon à vous faire trébucher à chaque pas, mais ayez le courage de regarder où vous marchez et alors posez votre pied hardiment. Je crois qu'il y a en vous l'étoffe.... Quoique ce bal de demain doive être le premier, vous n'êtes pas une enfant sans expérience, c'est écrit sur votre figure. Je peux donc vous dire très franchement que, dans le monde, il n'y a ni amour désintéressé, ni amitié incorruptible, ni opinion qui ne s'achète....

— Que reste-t-il donc alors ?

— Mais tout ce qui vaut la peine de vivre. Le confort anglais reste, la joyeuse vie continentale, la bonne cuisine, le bordeaux chauffé à point, les fauteuils capitonnés, les voitures bien suspendues, les salons bien éclairés, la puissance de la beauté et de l'argent.... tout cela reste. C'est une illusion de s'imaginer que ces choses-là ne satisfont pas le cœur humain... il n'y a que les gens qui n'ont pas d'argent pour les acheter qui disent cela, et il n'y a que les fous, qui cherchent la vertu dans une salle de bal ou l'héroïsme derrière un filet de tennis, qui se plaignent de leur lot. Comme si toute personne instruite ne savait pas aujourd'hui que la vertu est une question de sang et que l'héroïsme est déterminé par la forme du crâne. Ouvrez bien vos beaux yeux, ma jeune amie, et croyez-en mon expérience.

Le vieux marquis parlait sans aucune trace d'émotion et sans la plus légère nuance d'amertume, aussi à son aise et aussi agréablement que s'il discutait le dernier drame ou critiquait les modes les plus récentes... Ulrique s'en attrista presque.

Quelle doctrine et qu'il serait odieux qu'elle fût la vérité !

— Ainsi, — dit-elle, — la conclusion de votre sermon est que je dois jeter toutes mes croyances par-dessus bord ?

— Donnez le coup de balai tout de suite, croyez-moi. C'est ce que j'ai fait moi-même, et vous ne pouvez pas vous imaginer combien je m'en félicite,

— Marquis, l'amertume de vos théories désenchantées me pique au vif. Moi aussi, j'ai eu des croyances qu'il m'a fallu perdre. Que diriez-vous de m'avoir pour disciple ?

— J'ai déjà répondu à cette question. J'ai dit dès le commencement de notre conversation que vous n'apparteniez pas au genre *débutante* ordinaire. Je vous prendrai pour disciple si vous voulez me prendre pour guide,

conseiller-philosophe et ami, dans les chemins du labyrinthe que vous avez à parcourir.

— Le traité est signé, dit en riant Ulrique, qui vida d'un trait sa coupe de champagne.

Le lendemain était le jour du bal à l'ambassade de Russie. Ulrique s'y préparait à son premier combat, lorsque inopinément Charlotte parut à la maison de Park Lane, prétextant des emplettes urgentes à faire à Londres.

Ulrique la reçut avec surprise et assez froidement, n'étant pas dupe de ce besoin soudain de visite aux magasins de Londres. Lady Nevill, d'ailleurs, découvrit sur l'heure ses batteries en cherchant, par tous les moyens possibles, à dissuader Ulrique d'aller au bal de l'ambassade et en s'efforçant de savoir si la jeune fille n'avait pas encore retrouvé à Londres certaines anciennes connaissances. Ulrique, souriant de pitié, la laissa à ses terreurs intimes pour aller s'habiller.

L'ambassade de Russie étincelait de lumières quand Ulrique et son chaperon descendirent de voiture. La jeune comtesse gravit en silence les degrés : elle était émue et son cœur battait à coups pressés, non de timidité ni d'appréhension, mais de curiosité de ce monde, au sein duquel elle allait paraître, et d'impatience d'être sur son nouveau champ de bataille et d'engager la lutte. Sauf la transposition de décor et de situation, Ulrique se retrouvait telle, au fond, qu'au lendemain de la mort de son père.

Sur chaque palier et dans tous les coins possibles étaient groupés des arbustes rares ; des traînes de soie frôlaient les tapis des marches, le bourdonnement de voix nombreuses, à demi noyé sous les accords de l'orchestre, planait dans l'atmosphère chaude et parfumée, comme au devant d'elle. Il semblait à Ulrique qu'elle n'eût pas assez d'yeux pour regarder toutes les merveilles dont elle était entourée. Elle était si captivée par ce merveilleux spectacle qu'au grand scandale de Mme Byrd, elle oublia de saluer la maîtresse de la maison et ne remarqua pas l'intensité d'étonnement qui faisait le silence sur son passage.

Elle entra dans la salle de bal comme une valse finissait et que les couples de danseurs se séparaient. C'était un moment de calme relatif, juste suffisant pour donner de l'importance à chaque nouvelle apparition d'invités sur le seuil. Ulrique, qui avait fait quelques pas dans le salon, fut toute surprise de se trouver entièrement isolée et de voir, le bourdonnement des conversations cessant subitement, tous les yeux tournés vers la porte par où elle venait d'entrer, et dans tous ces yeux une expression de stupeur émerveillée. Que pouvait-on regarder ainsi, à l'exclusif détriment de toutes les belles choses qu'elle admirait, elle, avec tant d'enthousiasme ? La réponse au point d'interrogation qu'elle se posait ne se fit pas attendre. Elle eut tout à coup la sensation que c'était elle le point central, l'objet de cette soudaine attention, que c'était elle que dévoraient ces centaines de regards curieux. De quelque côté qu'elle se tournât, l'éclair de sa prunelle rencontraient un même éclair.

(A suivre).